

GIOVANE MONTAGNA

RIVISTA
MENSILE
DI VITA
ALPINA
GIUGNO
1929 - VII
ANNO XV N.6

TORINO 113 CORSO OPORTO 11
CONTO CORRENTE COLLA POSTA

GIOVANE MONTAGNA

RIVISTA DI VITA ALPINA

MENSILE

“*Fundamenta ejus in montibus sanctis* „

Psal. CXXXVI

ANNO XV

GIUGNO 1929 (a. VII)

NUM. 6

SOMMARIO:

JULES BLANCHE: *But et œuvres de l'Institut de Géographie Alpine* — ENRICO BALP: *Le cascade del Niagara* — CARLO CERUTI: *Le vie della Brenva al monte Bianco* — F. PINAUDA: *L'Alpinista osservatore* — CULTURA ALPINA: *Ascensioni, Carte e Guide, Scienza alpina, Selvicoltura e Alpicoltura, Folklore, Varia, Attualità* — VITA NOSTRA: *Sezione di Torino — Sezione di Ivrea — Gruppo Consolare di Napoli — Lutti*

BUT ET ŒUVRES DE L'INSTITUT DE GÉOGRAPHIE ALPINE

I lettori della Rivista già hanno avuto notizia dell'attivissimo Centro di studi alpini, creato da Raoul Blanchard a Grenoble, sotto il nome di *Institut de Géographie Alpine*, e tutti i Soci conoscono la *Revue de Géographie Alpine* che raccoglie periodicamente parte dell'ampio materiale scientifico prodotto dall'Istituto.

Alla preghiera rivoltagli di voler illustrare per la Rivista l'opera Sua, il Prof. Blanchard ha, con somma cortesia, accondisceso, affidando a un suo discepolo, il Chiar.mo Prof. Blache, l'incarico di redigere questo articolo illustrativo degli scopi e dell'opera dell'Istituto. Da questo si vede quanto il Prof. Blanchard meriti dalla Scienza ed in particolare dalla Scienza Alpina. A Lui e al Prof. Blache il nostro più sentito ringraziamento.

Noi che abbiamo come nostro programma la valorizzazione della montagna sotto tutti i suoi molteplici aspetti, ed auspichiamo quindi ardentemente lo sviluppo di tutti gli studi che concernono la montagna, formuliamo fervido voto che l'esempio additato al di là delle Alpi valga a suscitare anche nel nostro Paese una proficua emulazione di opere, alle quali dedicheremo con entusiasmo tutto il nostro modesto appoggio.

n. d. r.

L'INSTITUT de Géographie Alpine, annexé à la Faculté des Lettres de Grenoble, aura bientôt 25 ans d'existence. Son créateur, le Professeur Raoul Blanchard est arrivé à Grenoble en 1906, alors qu'il venait de terminer, sur la Flandre, une thèse restée classique. Comment l'étude de la région la plus plate de la France l'a-t-elle préparé à sa carrière de géographe de montagnes, c'est ce qu'il est difficile d'imaginer. Les sollicitations les plus flatteuses et les plus variées n'ont pu depuis lui faire renoncer à ces Alpes Françaises

qu'il connaît déjà mieux que personne et dont le domaine lui semble pourtant inépuisable.

Il a très vite compris que quelque grande que fut son ardeur, il ne suffirait pas à explorer les richesses géographiques de ces montagnes. Il a fondé et organisé un Institut de Géographie Alpine, centre de ralliement pour tous ceux qui pouvaient s'intéresser à la même œuvre que lui. C'est lui qui, par son enseignement, recrute et forme ces ouvriers et réalise l'installation matérielle destinée à leur donner des instruments de travail. Dans son cours public sur les Alpes, il s'est attaché à poser des problèmes, à susciter la curiosité. Il a vu venir à lui des gens de toute formation, des universitaires de tout ordre d'enseignement, des officiers, des forestiers, des oisifs. Il a vu dévier dans sa direction des intellectuels auparavant orientés vers des disciplines totalement opposées. En 1908, l'Institut de Géographie Alpine était installé dans les annexes de l'Université dans les bâtiments anciens, mais relativement vastes, de l'ancien Evêché. Il comporte des salles de travail, des bibliothèques, des cartes, une installation photographique. Hors de cette maison des excursions dans tout le domaine alpestre forment les élèves appelés à poursuivre la vaste enquête entreprise par leur maître. Il faut avoir participé à ces vastes randonnées, à ces enquêtes patientes et fructueuses, pour savoir tout ce qui s'y dépense d'ardeur et aussi de gaieté communicative, quelle part joue dans la concentration de cette sorte de famille géographique l'attraction personnelle du directeur.

Les premiers des travaux alpins du Professeur Blanchard et ceux des élèves dans les premières années, ont été publiés dans des revues géographiques parisiennes ou dans des publications locales non spécialisées. Ainsi ont été dispersées des études sur l'habitation du Queyras, sur les côtes de Provence, sur les Préalpes de la Drôme, sur la limite de l'olivier dans les Alpes, sur la morphologie glaciaire du seuil de Rives, des monographies comme celle de la Bièvre Valloire, ou l'esquisse géographique du Vivarais. Mais il a très vite paru que cette abondante production méritait d'être rassemblée. Ainsi est né, le 1.^{er} janvier 1913, le Recueil des Travaux de l'I. G. A. L'élan était si bien donné que la publication se poursuivait régulièrement pendant la guerre — qui a suspendu l'activité de tant de revues scientifiques — et ne faisait que s'accroître de travaux de plus en plus variés sur les Alpes et les régions montagneuses les plus diverses. Aussi le directeur s'est-il décidé à substituer au titre de la publication devenu un peu étriqué, celui de « *Revue de Géographie Alpine*, dès 1920. Cette revue débordante de santé — elle a publié en 1928, 844 pages au lieu de 442 en 1913 — a aujourd'hui des lecteurs dans tous les continents et des collaborateurs. Outre les travaux originaux, elle publie une chronique des comptes-rendus critiques, une bibliographie

alpine annuelle. La première table décennale donne une excellente idée du rayonnement rapide de cette jeune Revue, qui résume à merveille l'activité de l'école grenobloise.

Elle la résume, mais ne suffit pas à la contenir. C'est de l'entourage de Raoul Blanchard que sont sorties des thèses d'une importance considérable, et que la Revue n'aurait pu publier. Celle de Ph. Arbos, sur la Vie pastorale dans les Alpes Françaises (1922), la première. Puis celle de Pardé, sur le Régime du Rhône (2-vol. 1300 p., 1925); de E. Bénévent, sur le climat des Alpes Françaises (1926), celle de D. Faucher, sur les plaines et bassins du Rhône moyen (1927); de Ch. Robequain sur le Than-Hoa, une province d'Indo-Chine (2 vol., 1929); celle d'Allix, sur l'Oisans est à l'impression. D'autres, sur la Combe de Savoie et les Préalpes Dauphinoises du Nord, verront bientôt le jour.

Sollicité avec instance d'abandonner cette œuvre pour se rendre en Amérique à l'Université Harvard, son auteur n'a pu s'y résoudre. Mais il n'a pas voulu non plus manquer complètement à ses amis américains, et enseigne aujourd'hui à Harvard d'octobre à décembre, comme professeur régulier, et revient à Grenoble le reste de l'année. Il vient travailler à un ouvrage sur les Alpes Franco-Italiennes, qui sera le résumé de ses travaux personnels, et de ceux de ses élèves, sans que son enseignement cesse pour cela de se poursuivre et de se renouveler dans la maison qui est restée le berceau de son école. Cet enseignement a été renforcé par l'Université, qui a installé près de lui un Chargé de conférences, choisi parmi ses élèves. Le nombre des étudiants ne laisse rien à désirer, mais c'est surtout à leur qualité qu'on s'attache ici. Il s'agit d'attirer à des recherches pleines d'attrait mais aussi de difficultés, des esprits capables d'entichir nos connaissances sur le monde des montagnes, et sur le monde alpin en particulier — et non pas seulement de former des étudiants aux disciplines géographiques afin de leur attribuer un diplôme de professeur. C'est la marque d'un enseignement véritablement supérieur que d'ouvrir à de jeunes esprits les chemins de la recherche personnelle et indépendante.

L'Institut de Géographie Alpine de Grenoble a montré, par le rayonnement de la Revue qui concentre l'activité du maître et de ses élèves, et par les œuvres qui en sont sorties, une particulière aptitude à ce rôle éminent: il représente davantage qu'un établissement d'enseignement: c'est le cœur d'une école, et on a peine à en imaginer de plus vivante.

JULES BLACHE

chargé de conférences de Géographie
à la Faculté de lettres de Grenoble.

Durante la composizione dell'articolo apprendiamo che il Prof. Blanchard è stato nominato membro corrispondente de l'Académie des Sciences Morales, e la Rivista è lieta di afferrare quest'occasione per dimostrare all'illustre Scienziato il suo sincero compiacimento.

n. d. r.

LE CASCADE DEL NIAGARA

L'AMICO Prof. Denina mi ha chiesto di scrivere per la Rivista alcune impressioni sull'America. Cerco ora di accontentarlo, e chiedo scusa ai lettori se sono incapace di formare una sintesi o di tentare un giudizio sui molti quadri slegati e sovente discordi che costituiscono le impressioni di due anni della mia vita. L'argomento non ha certo carattere alpinistico, ma potrà forse interessare per virtù di contrasto.

E cercherò anzitutto di descrivere le cascate del Niagara, l'unico quadro imponente che gli Stati della costa Atlantica possono offrire a chi è legato dalle Alpi, all'amore per la natura e per i suoi aspetti più severi e più belli.

Lasciando Buffalo, una città tetra, fuliginosa e sudicia, il treno procede per una campagna piatta e deserta, distesa lungo le rive di un pigro fiume, e le rade stazioni, dai nomi esotici e lunghi, sembrano accrescere, non rompere il senso della solitudine. Si raggiunge così la cittadina di Niagara Falls, che invero non presenta nulla di notevole, e comprende le solite casette a scatola, i rituali cinematografi e i negozi non meno uniformi. Questi ultimi tuttavia, sono arricchiti di cartoline di gusto e di colore alquanto problematici, di pupattole indiane e di pipe, ricordi di Niagara Falls. E all'inizio del Parco si può ammirare lo studio di un fotografo, specializzato per fidanzati e per eroi. Siccome nessuno potrebbe collocarsi nell'immediata prossimità delle cascate abbracciando la bella o fumando la pipa, a seconda della categoria, e conservando nel contempo l'equilibrio ed il sorriso, il fotografo provvede con un Niagara di cartone che permette una maggior dignità all'eroismo e all'amore.



Ed ecco il Parco della «New-York State Reservation». È forse un po' troppo elaborato: i viali sono troppo simmetrici e gli alberi troppo curati: il tutto sa un po' di Svizzera d'importazione. Manca però la *réclame*: gli Stati di New-York e di Ontario sbarrano le cascate a questa forma sciocca di deturpazione. Pare che nella lontana metropoli, che pure in sé stessa è un'immensa *réclame*, sopravviva ancora un senso di amore per quanto è bello ed è semplice. Ed è triste pensare in una terra a torto ritenuta insensibile a quanto è schietta arte e bellezza, alle nostre vallate alpine, alle mille

lamiere variopinte e sgargianti appiccicate ai muri dei vecchi casolari rustici e dei rascar di legno, ad occludere la visuale nei punti più belli delle strade, alla selva di pali e di palucchi che ingombra i nostri centri alpini per cantar le laudi alla benzina sotto le Grandes Jorasses, o al callifugo sotto al Cervino.

Dal Parco si raggiunge Prospect Point, sul ciglio estremo delle cascate americane, e poco più in là si ha una bella visione d'insieme dalla Hennepin View (nome dato alla località in cui nel 1678 il francescano Padre Louis Hennepin eseguì per primo un disegno delle grandi cascate).

È difficile descrivere l'insieme di queste: non che l'impressione sia tale da togliere il fiato e le parole, ma perchè ne verrebbe un'arida enumerazione di dati e di cifre, od un volo lirico un po' troppo forzato.



La prima impressione lascia forse un po' delusi: il rumore è forte, ma non assordante, e l'immensità delle cascate si perde nell'ampiezza su cui sono distese. E forse alcune seraccate alpine (e l'immagine torna spontanea per una strana rassomiglianza), meno ampie, ma chiuse fra spalti minacciosi, tra vette incumbenti, destano in noi un senso di stupore più vivo. Per afferrare l'immensità delle cascate occorre muoversi, valutare le distanze percorrendone l'arco enorme, e scindere l'insieme in tanti piccoli quadri isolati, in cui si abbiano termini di raffronto. L'insieme si presenta in una campagna piatta in cui s'apre una gora larga, dalle sponde di roccia nerastra; in un fiume che sotto le cascate è quasi stagnante, d'un azzurro intenso e macchiato di spuma; più sotto, furioso e rapido, si fa grigio. Un ponte in ferro, immenso ed audace, attraversa la gora con un unico arco smisurato. Lungo le rive si stendono i Parchi degli Stati di New-York e Ontario; più in là sorgono degli alberghi, con grandi terrazze e verande.

Presso alla Hennepin View è l'imbocco di un ascensore che, per un pozzo scavato nella roccia, porta al piede delle cascate, in riva al rigurgito del fiume. Queste appaiono di fianco come un enorme ricamo che muta di forma e d'intreccio e sempre si rinnova.

Proseguendo per il Parco si costeggiano le rapide superiori del fiume Niagara in uno scenario bizzarro che lascia un senso di solitudine e di desolazione. Piccoli isolotti rocciosi affiorano dalle acque portando degli alberi dai rami contorti che sembrano seguire e cedere alla furia delle acque. Affiorano qua e là dei travi, dei tronchi e dei barili, come ruderi di naufragi. Attraverso un ponte si raggiunge Goat Island, un'isola più grande che divide le

cascate americane da quelle canadesi. Si costeggiano i due rami minori delle cascate americane, i Luna Falls e i Bridal Veil Falls, e si raggiunge il margine degli Horseshoe, le immense cateratte canadesi. Qui, indossato un costume da bagno ed un impermeabile di gomma, si discende, per mezzo di un altro ascensore, alla base delle cascate e si raggiunge la Cave of the Winds, il punto forse più suggestivo del Niagara.

Passando per rocce levigate e ponticelli di legno si procede fin sotto alla massa biancheggiante dell'acqua, e si è investiti dal pulviscolo e dal vento furioso delle cascate, e queste appaiono a tratti, abbaglianti e impetuose, scrosciando e frantumandosi sulla roccia, e poi si perdono nel bianco della nebbia, nello scroscio e nelle preoccupazioni per l'equilibrio e il respiro. E su in alto appaiono le persone, comicamente affacciate alle ringhiere, e simili a formiche. Si procede per un *caos* di scogli, tra spruzzi d'acqua e tra nebbia, sotto a doccie improvvise e raffiche di vento, per trovare inattesi punti di calma. Le cascate appaiono ora simili a una seraccata alpina, ed istintivamente si levano gli occhi per cercare le vette all'intorno. Appaiono invece brevi squarci di cielo tra nebbie moventi e mutevoli, e il fiume cupo ed azzurro, e i vaporette piatti e robusti che portano i turisti lungo l'arco delle cascate.



Per il parco si ritorna alla strada internazionale che collega Buffalo a Toronto. Un tram elettrico fa il giro della gorgia. Lentamente si attraversa il ponte e le cascate cambiano di forma e d'aspetto; e finalmente, sulla riva canadese, si rivelano in tutta la loro imponenza. Purtroppo però la nebbia offusca la parte più imponente e maggiore degli Horseshoe, ricchissimi d'acqua e quindi di pulviscolo. Essa si leva dal fiume come un muro grigiastro, squarciandosi a volte per lasciar intravedere il bianco dell'acqua e richiudendosi ancora. Il tram si accosta al margine delle cascate canadesi. Qui si discende, e si può entrare magari in un albergo sognando ingenuamente una mezza bottiglia di barbera, o almeno un fiaschetto di Chianti. Purtroppo si deve scoprire invece che persino la birra, sull'altra sponda, costa di meno ed è anche meno cattiva. E forse in causa di questa disillusione non fui molto soddisfatto della passeggiata nei cunicoli di roccia sotto il dorso delle cascate.

Risalendo sul tram elettrico si costeggia l'immenso Queen Victoria Park che si stende sulla riva canadese del fiume fino alla confluenza col lago di Ontario. Si raggiunge il rigurgito del Whirlpool, nelle rapide inferiori: il fiume si è scavato nella roccia un'insenatura bizzarra a forma di circolo. Una tele-

ferica attraversa questo rigurgito, altissima sulle acque, e raggiunge nuovamente la tramvia che ne costeggia l'arco. Si prosegue lungo il Parco fino al villaggio di Queenston e al lago di Ontario; qui la tramvia ritorna alla riva americana, si interna nella gorgia, in una via scavata nella roccia, e risale il fiume nelle rapide inferiori e nel Whirlpool. Il Niagara qui corre impetuoso, sollevando ondate enormi e spruzzi di spuma. Una di queste onde ha un'altezza di circa sei metri e si riforma periodicamente: sorge dal fiume come una colonna e si frange, e poi si rinnova. Si passa accanto alla immensa centrale idroelettrica della Niagara Falls Light and Power Co; e si ritorna al punto di partenza.



Questo è l'aspetto estivo delle cascate. D'inverno si formano degli immensi ammassi di ghiaccio e delle incrostazioni a forma di stalattiti; dicono che l'aspetto invernale della regione sia anche superiore a quello estivo. Il fiume gela, sotto le cascate, e talvolta è possibile attraversarlo su un ponte di ghiaccio che connette le due rive. Il Whirlpool invece non gela mai, e trascina e frantuma contro le rocce dei blocchi giganteschi di ghiaccio, strappati al ponte di cui si è detto sopra. Alcune delle fotografie qui riprodotte renderanno un'idea di ciò che dev'essere il Niagara d'inverno. Nella mia visita invernale non fui troppo fortunato, in causa della temperatura quest'anno eccessivamente mite.



Rimane a parlare di un Niagara artificioso, ossia dell'aspetto notturno delle cascate. Onde sostituire una luna, che ha il difetto di illuminare per bene la cascata soltanto una volta al mese, quando non piove, un gruppo di proiettori potentissimi fu installato sulla riva del fiume.

Per quanto solo il pensiero dell'artificialità della cosa tolga gran parte dell'incanto, pure lo spettacolo di questa illuminazione notturna è imponente ed è bello. Soffermandosi sull'orlo delle cascate, sopra la Cave of the Winds, appare la visione dantesca di una bolgia infernale. Le cascate, sotto luci multicolori e mutevoli sembrano a tratti di un metallo incandescente, e poi si tingono di un verde intenso, o di violetto, o d'oro. Le nebbie, illuminate in vari piani a colori diversi, sembrano combattersi e confondersi, e

le rocce giù in fondo appaiono stranamente cupe. Si passa da una illusione di incendio a un gelido azzurro, a un pallido verde, a un livido viola; poi le acque sembrano riprendere vita e calore in una vena limpida d'oro, in un caldo colore aranciato, in sanguigni bagliori di rosso. Guardando le nebbie di fronte, può apparire un'immensa nube violacea che si gonfia, s'innalza e s'abbatte su una piccola nuvola rossa; e questa par debba cedere, soverchiata dall'altra; ma la nebbia ora muta il colore; la nube rossa si espande ad un tratto, e cresce, e nasconde la nuvola viola. D'inverno gli alberi brulli del parco, su cui le nebbie depositano un sottile involucro di ghiaccio, brillano come giardini di fiabe, di gemme preziose e danno ad ogni cosa un bizzarro aspetto irreali. Passa infine un'ultima luce bianca abbagliante, e poi i proiettori si spengono e il Niagara riprende a crosciare nell'immensità della notte, come un tempo, quando la foresta vestiva le rive, e mancavano le ringhiere, e l'uomo non aveva bisogno di un albergo e di un impermeabile per ammirare.

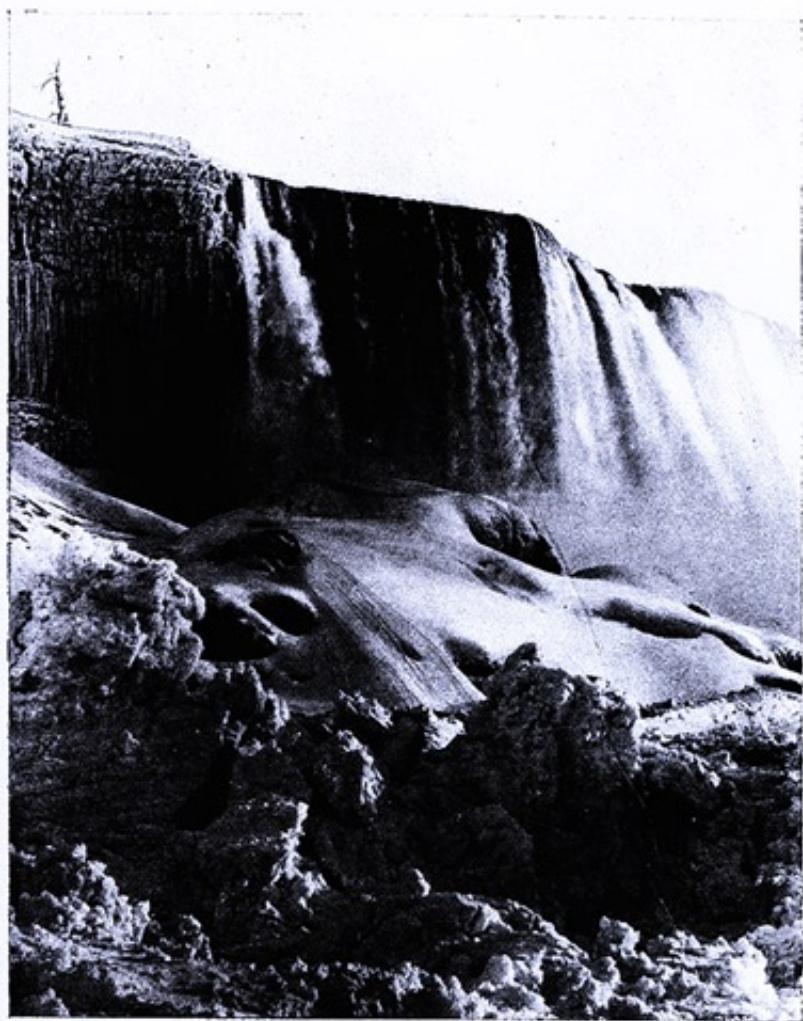
Allora gli indiani Iroquois offrivano nella loro superstizione un sacrificio orrendo al Genio delle cascate; ogni anno una canoa bianca, ricolma di frutta e di fiori portava alla morte nel gorgo del fiume la più bella fanciulla della nazione; ella guidava la canoa calma ed orgogliosa come la sua razza, deliberatamente, al punto in cui il precipizio è più alto. Questo, secondo gli Iroquois doveva servire a far crescere la verdura. Più pratici, anche se meno eroici, alcuni dei successori bianchi degli antichi signori delle foreste, ripeterono il salto, in barili corazzati e rivestiti di velluto, uscendone talvolta anche vivi. Non pare che questo abbia molto effetto sulla verdura, ma sui giornali ne ha. E poi, si può comparire in fotografia, con la botticella e le cascate nello sfondo, trionfatori del Niagara. Non sempre però le tragedie del Niagara odierno sono grottesche di farsa; salgono ancora, a volte, ad altezze sublimi.

Il 4 febbraio del 1912 il ponte di ghiaccio che univa le due rive, si ruppe all'improvviso, e, sui lastroni trascinati dalla corrente verso le rapide, rimasero Eldrige Stanton, sua moglie e lo studente Heacock che, già al sicuro era tornato indietro alle loro grida di aiuto. Heacock riuscì ad afferrare una corda gettatagli dal ponte, ma a metà dell'arco di questo, alto sull'acqua una sessantina di metri, gli mancarono le forze e ricadde nel fiume. Gli altri due non giunsero ad afferrare le corde. Avvicinandosi ai primi frangenti del Whirlpool, perduta ogni speranza, lo Stanton si tolse il pastrano per vestirne la moglie e quindi i due s'inginocchiarono sul ghiaccio a pregare, finchè la prima onda dei gorghi travolse la fragile lastra. Sulle due rive pregarono e piansero con loro quanti poco prima scherzavano inconsci su quel ponte di ghiaccio che pareva sicuro.



La parete della Brenva

(Francesco Ravelli)



1929 8

150

Le Cascate del Niagara Americane
in periodo invernale

(E. BALP: Le Cascate del Niagara)

Così tra l'eroismo più sublime e santo, e il grottesco più sciocco e più vano, il Niagara continua a scrosciare impassibile, tra lacrime e risa. Lo circonda forse in questi contrasti l'anima della terra a cui appartiene, e certo anche un poco della nostra natura. E sempre, quando voglia dare un giudizio od esprimere un'opinione sull'America, sorge questo contrasto a rendere assurdo il giudizio.

NOTA. — Potranno forse interessare alcune cifre, ed un po' della storia di queste cascate.

Il nome Niagara (pron. *Naiágara*) deriva dal linguaggio degli indiani Iroquois e significa, sembra, « Il rimbombo delle acque ». Il primo accenno nella letteratura europea a queste cascate si trova nel *Des Sauvages* del Champlain. I primi bianchi a raggiungere le cateratte del fiume furono i missionari francescani col Padre Hennepin, poi le Missioni dei Gesuiti Padri Bretheuf e Chaumont.

Il salto nelle cascate americane è di 51 m., negli Horeseshoe 48 m.; la lunghezza della cresta delle prime è di 313 m.; delle seconde 750 m.; per le prime passa un sesto della portata totale del fiume, il rimanente per gli Horseshoe. La portata media del fiume è di 6400 metri cubi al secondo. Le cascate canadesi retrocedono, per erosione, di circa m. 1,10 all'anno.

Il dislivello tra i laghi di Erie e di Ontario è di 100 metri. Il corso del fiume è di 60 Km., ma il dislivello è quasi tutto concentrato nelle cascate e nelle rapide.

La portata del fiume è quasi costante per tutto l'anno e le variazioni in essa sono dovute quasi unicamente dall'azione del vento sul lago di Erie.

Se si utilizzasse tutta l'energia delle cascate si avrebbe una potenza di 5.000.000 di cavalli.

Le centrali idroelettriche installate attualmente sviluppano: quella americana 660.000 cavalli e quella canadese 425.000.

ENRICO BALP.



LE VIE DELLA BRENVIA AL MONTE BIANCO

L'IMPONENTE parete che dalla cresta M. Bianco - M. Maudit precipita quasi a picco sul ghiacciaio della Brenva, sconvolta e selvaggia, è ormai diventata, almeno nella sua parte centrale, la via classica al monarca delle Alpi.

Le creste rocciose, che si allineano e si inseguono sulla parete segnandola di erti canali, le cascate di ghiaccio, che da' suoi fianchi minacciosamente si protendono verso il basso, il sottostante ghiacciaio, ricomposto alla base della parete in pianeggiante bacino e dilaniato più sotto in ogni senso dai crepacci che lo trasformano in un fantasmagorico accatastarsi di seracchi, apparentemente immobili di una immobilità statuarica, ieratica, come di colonne di un tempio diruto, costituiscono nel loro insieme un capolavoro di architettura alpina, ben degno del monarca, cui fanno corona.

Dalla prima volta che questa parete fu vinta, nel 1865, per opera dell'inglese Moore, fino a tutt'oggi, non si ebbe complessivamente che una trentina di comitive che la superarono, fra le quali compaiono i più bei nomi dell'alpinismo, specialmente di ieri.

Un'ascensione al M. Bianco per la parete della Brenva dà occasione a Walter Amstutz di descrivere sinteticamente, in una bella monografia comparsa nella rivista di *Die Alpen* (agosto 1928), le vie che si svolgono su questo versante. Dobbiamo riconoscere che effettivamente questa monografia, completata da alcuni begli schizzi e da magnifiche fotografie, riesce ottimamente a fornire, sull'argomento, un'idea ben chiara, e, diciamo pure, anche a porre un tantino di desiderio nell'animo del lettore che non sia sordo ai richiami dell'Alpe.

Le prime salite per la parete della Brenva erano fatte partendo da Courmayeur. Da Entrèves, raggiunti i Châlets de la Brenva, costeggiato il fianco Sud-Ovest del M. de la Brenva, si risaliva poi la morena sinistra del ghiacciaio omonimo fino ad un appariscente isolotto roccioso, posto in mezzo al ghiacciaio tra il M. de la Brenva e la parete del M. Bianco. Su questo isolotto, verso quota 3000 circa, si soleva bivaccare per raggiungere il giorno dopo, sul far dell'alba, il « Plateau » superiore della Brenva, da cui si erge la parete propriamente detta.

Dacchè fu costruito il Rifugio Torino al Colle del Gigante, tale via fu pressochè abbandonata, potendosi in quattro ore circa dal detto Rifugio pervenire comodamente al « Plateau » superiore della Brenva ed evitare in tal modo il poco allettivo bivacco sull'isolotto roccioso. Raggiunto dal

Rifugio Torino il Col des Flambeaux, si sale al « Plateau » superiore del Gigante, si attraversa la costiera Tour Ronde-M. Maudit e si scende in breve al « Plateau » superiore della Brenva. Tale traversata si può fare per cinque valichi: il Colle orientale della Tour Ronde (m. 3627), il Colle occidentale della Tour Ronde (m. 3661), il Col du Trident (m. 3679), il Col de la Calotte (metri 3669), ed il Col de la Fourche (m. 3682). Questi passi sono stati elencati nell'ordine in cui si incontrano andando dalla Tour Ronde al M. Maudit. Il Col de la Calotte non è mai stato valicato, pare. Il più frequentato è il Col du Trident: se esso non fosse in buone condizioni, il più raccomandabile subito dopo è il Col de la Fourche.

Vista dal « Plateau » superiore della Brenva, la parete del M. Bianco si presenta come formata di ripidi pendii di neve o di ghiaccio, interrotti da frequenti cascate di seracchi e seminati di isolotti rocciosi. Dall'alto fino alla quota di 4000 m. circa, non havvi alcuna cresta saliente; soltanto alcune larghe gobbe irregolari e canali poco profondi ne rompono l'uniformità. A partire da questa altezza, a piombo in direzione dei « Petits Rochers Rouges » nasce un importante sperone, che si stacca dalla parete con una fine cresta nevosa e precipita poi verso il basso in ripidi pendii ghiacciati e salti rocciosi, avanzandosi alquanto in seno al ghiacciaio della Brenva. È questo il cosiddetto « sperone della Brenva », alla cui sommità, in corrispondenza della cresta nevosa, si vengono a riunire, come in un passo obbligato, i diversi itinerari della classica via sulla quale ci vogliamo intrattenerci.

La via segnata dai primi salitori — la via Moore — è, almeno in questa prima parte della salita, la più raccomandabile. Dal « Plateau » superiore della Brenva, raggiunta la cresta dello sperone in corrispondenza di una piccola selletta nevosa, posta pressochè alla sua base (Colle Moore - q. 3479) si prosegue dapprima lungo il filo della detta cresta, per poi abbandonarla nella parte superiore ove ci si sposta sul suo versante Sud. Si perviene in tal modo alla cresta terminale, normalmente nevosa, ma che, negli anni di poca neve, come fu p. es., quello dell'ascensione Moore, diventa un'affilissima lama di ghiaccio che non si può vincere se non a cavalcioni (q. 3900 circa). Superata la cresta, si attacca direttamente la ripidissima parete di ghiaccio, dirigendosi ad un isolotto roccioso, che appare sovrastante. Quivi (q. 4304) la via è sbarata da una paurosa muraglia di ghiaccio, che apparve ai primi salitori insuperabile e li obbligò ad una deviazione a destra, fino al Colle della Brenva.

La via Moore, come detto, è la più raccomandabile siccome la più sicura e quella che presenta minori difficoltà. Possono tuttavia ritenersi vantaggiose, per la loro maggiore brevità, due fra le diverse varianti che furono percorse, e cioè nella parte inferiore, per la salita dello sperone della Brenva, la variante

Caesar, e nella parte superiore, per raggiungere dalla q. 4304 la cresta spartiacque, la variante Coolidge.

La variante Caesar, dal « Plateau » superiore della Brenva, si svolge prevalentemente per le rocce della sponda destra orografica del canale (canalone Güssfeldt), che dalla cretina di ghiaccio posta alla sommità dello sperone scende sul « Plateau ». Essa, di fronte alla variante Güssfeldt che si svolge lungo il canale omonimo, presenta forse alquanto maggiori difficoltà tecniche, ma certo molto minor pericolo.

La variante Coolidge, dall'isolotto roccioso a q. 4304, forza il passaggio attraverso la parete di ghiaccio sovrastante e porta senz'altro ai « Petits Rochers Rouges » (q. 4578) evitando il lungo giro del Colle della Brenva. Essa però non è sempre fattibile, e, specialmente negli anni scarsi di neve, può presentare delle difficoltà insormontabili.

A tre altre vie svolgentisi sulla parete orientale del M. Bianco vogliamo ancora accennare, benchè il fatto di essere state ciascuna di esse percorsa una volta soltanto faccia loro perdere il carattere di « vie classiche » facendole rientrare in un'altra categoria di ascensioni. Una di esse è la via Grüber, percorsa nel 1881, svolgentesi tutta sulla sinistra orografica dell'enorme canale di ghiaccio che scende al « Plateau » superiore della Brenva dal colle omonimo; le altre due vie, percorse dagli alpinisti inglesi Graham Brown e Smythe in questi due ultimi anni, si svolgono in piena parete e fanno capo rispettivamente alla vetta del M. Bianco ed a quella del M. Bianco di Courmayeur. Entrambe queste due ultime vie richiesero un bivacco a circa 3650 m. di quota, alla base di un caratteristico sperone roccioso, di colore rossastro, sormontato da una cresta di ghiaccio, detto dai salitori « La Sentinelle Rouge ». E « Via della Sentinelle Rouge » si chiamò infatti la via percorsa dai due inglesi nel 1927 e che, tenendosi costantemente alla sinistra orografica del canale principale scendente dalla vetta del M. Bianco, raggiunge direttamente quest'ultima per una via che è certo la più breve, ma irta di difficoltà e spesso esposta a cadute di pietre e di ghiaccio. L'altra via, invece, percorsa dai due inglesi nel 1928, dalla « Sentinelle Rouge » attraversa il canale principale scendente dalla vetta del M. Bianco, e poi si tiene costantemente sulla sua destra orografica, superando infine la muraglia terminale di ghiaccio per raggiungere il M. Bianco di Courmayeur. È più difficile, ma meno esposta a pericoli di cadute di pietre e di ghiaccio.

La via Moore, si è detto, è la più raccomandabile siccome quella che offre nel contempo minori difficoltà e maggior sicurezza. Circa il grado di queste difficoltà, ogni giudizio in merito non potrebbe avere, come al solito, che un valore relativo, tanto più trattandosi di un'ascensione, le cui condizioni possono variare grandemente di anno in anno ed anche a pochi giorni di distanza

durante una stessa stagione. Il Ryan, nel 1906, con le guide F. ed J. Lochmatter, impiegò dal Rifugio Torino alla vetta del M. Bianco poco più di nove ore, fermate comprese. Nonostante la celerità quasi leggendaria di questo alpinista e la qualità delle sue guide, dobbiamo pensare che essi, nella loro ascensione, non abbiano certo incontrate troppo difficoltà nè abbiano dovuto perder del tempo a scalinare. Nel 1904, invece, Bradby, Wicks e Wilson, nomi non meno noti, che fecero la semplice traversata del Colle della Brenva, impiegarono, date le cattive condizioni della montagna, ben 14 ore e mezza soltanto per la salita dal « Plateau » superiore della Brenva al colle omonimo. Una notevole perdita di tempo la ebbero nella traversata superiore, alla base della muraglia terminale di ghiaccio, per un pendio di ghiaccio vivo che richiese un improbabile lavoro di piccozza.

Sarebbe quindi azzardato un giudizio *a priori*. Certo è che, mentre in altre scalate classiche, anche di primo ordine, come fossero il Dru, il Grépon, ecc. basta generalmente che il capo-cordata sia sicuro di sé stesso, su una parete come quella della Brenva, invece, è necessaria una certa « classe » in tutti i componenti la cordata. Quasi sempre infatti, nonostante tutte le precauzioni, è prevedibile che la caduta di uno dei membri trascinerrebbe dietro a sé anche gli altri.

CARLO CERUTI.



L'ALPINISTA OSSERVATORE

QUANDO mi imbatto in un alpinista che si avvia alla stazione ferroviaria in perfetto equipaggiamento per dare la scalata a qualche vetta delle nostre incantevoli Alpi, mi assale un senso nostalgico pensando che egli potrà gustare la gioia purissima della visione del cielo immenso sopra il suo capo e di un panorama sterminato sotto i suoi piedi; gioia che per me non può ormai più essere che l'eco di emozioni di lontano ricordo.

Pure ritengo che il piacere dell'Alpinista sia più pieno allorchè la sua ascensione non si riduce ad un semplice sforzo di gambe e di vigore giovanile che gli fanno raggiungere l'agognata mèta: ritengo che la descrizione della vittoria tornerebbe a lui stesso di maggiore soddisfazione e ai lettori più attraente, se fosse adorna di osservazioni d'ordine culturale.

L'Alpinista che approfitta delle sue cognizioni di botanica e di mineralogia per prendere qualche appunto; che si è reso familiare con alcuni strumenti di facile uso, quando non si tratti di osservazioni di valore scientifico, quali la bussola magnetica, l'altimetro e il termometro, al ritorno dall'escursione troverà pronto abbondante materiale sul proprio taccuino per rendere più varia e quindi più interessante la sua relazione sulla gita.

Chi sale in montagna, di mano in mano che si innalza, vede allargarsi il suo panorama, un orizzonte sempre più ampio abbraccia il suo sguardo: non è difficile che in tanta varietà e di panorama e di orizzonte finisca con disorientarsi perdendo di vista i punti cardinali. Con una minuscola bussola magnetica potrà sempre ed in ogni istante orientarsi di nuovo. Poichè attualmente la declinazione magnetica, ossia l'angolo che fa il meridiano magnetico col meridiano astronomico è di 8°, 11' a Cuneo; 7° 49' a Moncalieri, 7° 39' a Courmayeur; si può ritenere approssimativamente di sette gradi e mezzo o anche di otto sulle Alpi Graie e Pennine. Basterà quindi disporre la bussola sulla palma della mano distesa orizzontalmente e farla ruotare finchè la punta segnata N (nord) dell'ago magnetico faccia un angolo di 8° (x) col punto segnato N sulla rosa dei venti per avere la direzione settentrionale e quindi le direzioni degli altri punti cardinali.

La bussoletta è poi necessaria all'Alpinista, che percorre vie sconosciute, quando venisse sorpreso dalla tempesta od anche semplicemente ravvolto dalla nebbia, la quale capita talvolta improvvisa sulle cime più alte dei monti, quasi sempre incappucciate.

(1) A sinistra dell'osservatore che ha la faccia rivolta verso la direzione N dell'ago stesso.

Coll'altimetro, tascabile come un orologio, e che non è altro che un barometro metallico a doppia graduazione, l'Alpinista potrà ad ogni istante leggere direttamente l'altitudine a cui si trova; constatare di quanto si è alzato od abbassato in un dato periodo di tempo; notare l'altitudine di un valico, di una cima, di una sorgente d'acqua, ecc.

Basterà all'uopo alla partenza far girare la scala mobile, che segna le altezze, affinché la lancetta del barometro si trovi sul numero indicante la quota del punto di partenza. Così, se a Torino la pressione barometrica indicata dalla lancetta è di 739 mm. sapendosi che l'altitudine è quivi 240 metri s. m., basterà far coincidere la linea segnante 240 colla punta della lancetta del barometro che segna 739. Col salire in alto la lancetta segnerà la graduale depressione barometrica e corrispondentemente aumenteranno i numeri indicanti le altezze.

Quando non si potesse disporre di un altimetro, si potrà ottenere lo stesso scopo col semplice barometro, facendo uso di una tavoletta altimetrica, quale si trova nei trattati di fisica. Con un breve calcolo di interpolazione, si potrà subito trovare il valore dell'altitudine corrispondente ad una data depressione barometrica, purchè siano fissate la pressione barometrica e l'altitudine del luogo di partenza.

Infine l'Alpinista con un piccolo termometro, racchiuso in un astuccio metallico a graduazione che vada da qualche grado sotto zero a circa 60 centigradi sopra lo zero, potrà notare la differenza di temperatura fra il luogo di partenza e quella del punto di arrivo; la differenza fra la temperatura del luogo colpito dal sole ovvero all'ombra; la temperatura dell'acqua di un torrente a diversa altezza, dell'acqua sorgiva in qualche località anche prossima alla cima di un monte. Questa temperatura sarebbe poi necessaria nel caso che l'acqua scoperta fosse mineralizzata, e si potesse supporre che sia di qualche valore terapeutico. Poichè allora converrebbe raccoglierne qualche botticino con tappo smerigliato e portarlo ai gabinetti di analisi chimica. Chissà che in tal modo l'Alpinista non rechi un nuovo beneficio all'umanità colla scoperta di un'altra sorgente di acqua minerale e non perenni il suo nome sulla terra? Questo accadde già ad un certo maestro di scuola, Giovanni Albasini, che diede il suo nome all'acqua Nanni, la sorgente più ricca di Arsenico finora conosciuta, dopo quella di Roncegno in Italia e di Hospitz all'estero e che trovasi a circa 1400 m. sulla montagna di Vanzone (m. 677) a mezza valle Anzasca, sotto il Pizzo San Martino (2433 m.), sul quale si innalza una grandiosa croce in ferro, ai piedi della quale un altare permette di celebrare la S. Messa.

F. PINAUDA.

♦ CVLTVRA ALPINA ♦

ASCENSIONI

VIE NUOVE.

Aiguille Verte di Chamonix. - *Prima discesa dell'Aiguille Verte per la cresta des Grands-Montets.* - Senza bivacchi: la Punta di Ségogne poté essere superata senza eccessive difficoltà, mentre l'Aiguille Carrée dovette essere girata sul versante d'Argentière - Luglio 1928 - P. DALMAIS con G. CHARLET. (*Alpinisme* - Luglio 1928).

Punta Clark (Dolomiti - Piz da Cir). — Prima ascensione per la parete S.-O., settembre 1927, V. NERI, A. LOMBARINI.

Ne è descritta la salita tecnica in una nota della Rivista Mensile del C. A. I., sett.-ott. 1928.

Crissin (m. 2495). — Catena Tudaio-Brentoni. Prima ascensione per la parete Ovest, 28 luglio 1928, D. SEVERINO CASARA da solo.

Dalla base della Val dei Landre l'ascensione avviene per il centro della parete a lastroni che guarda Auronzo: giunti al Giau dei Sandre si sale per un canalino a fessura sulla sinistra, quindi per cengie e cengioni fino a raggiungere la cresta poco prima della cima. (Rivista C. A. I., sett.-ott. 1928).

Tête de Valpelline (m. 3812). Alpi Pennine. - *Prima ascensione per la cresta S.-O.* - G. AMORETTI, DONAL DI VESTEVA, G. BRUSCHI - 12 settembre 1928. (Riv. C. A. I. - Settembre-ottobre 1928).

Gendarmes des Rayes Planes (m. 2930). Alpi Pennine - Val Pellice. - *Prima ascensione* - A. CRETIER, M. BARATONO, A. DEFFEYES, B. OLLIETTI, G. RICONDA - 11 luglio 1928.

Dal colle des Rayes Planes per la cresta S.-E. raggiungono un primo spuntone, indi un profondo intaglio delle rocce di dove alla punta. Roccia cattiva ma non difficile. (Riv. C. A. I. - Settembre-Ottobre 1928).

Becca del Merlo (m. 3245). Alpi Pennine-Valpelline. - *Prima salita per la parete N.-O.* - M. BARATONO, A. CRETIER, L. BINEL, 10 agosto 1928.

Dai casolari dell'Aquilon gli alpinisti raggiunsero le rocce a quota 2600, per le quali salirono tendendo verso un canale che scende dalla vetta nel centro della parete: il canale viene seguito lungo un crestone di fianco raggiungendo la cresta E. poco prima della vetta. (Riv. C. A. I. - Settembre-Ottobre 1928).

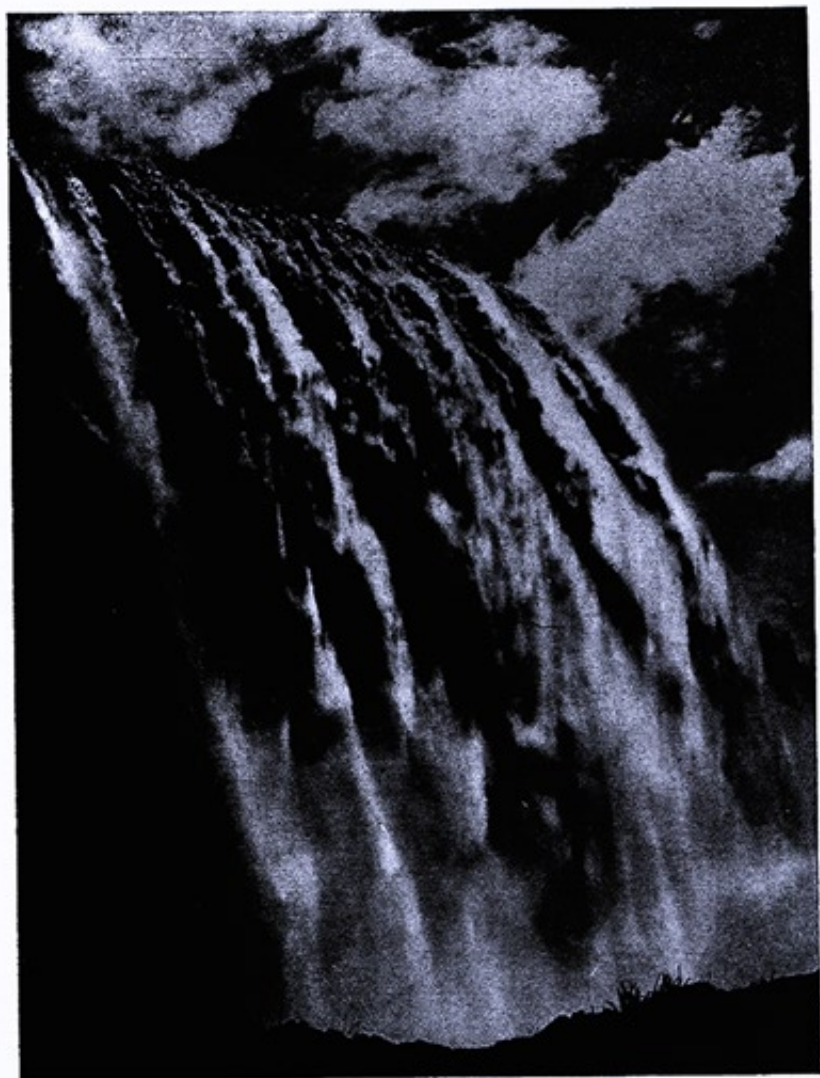
ALPINISMO INVERNALE E SCIISTICO.

Rognosa d'Étiache - *Prima trav. inv. per Cr. S.-E. (via Canzio) e prima asc. invernale Punta S.-O.*, 19 marzo 1929: DANESI ERMANNI; FAVA PAOLO; RIVERI MICHELINO — Ottime condizioni.

(Da *Alpinismo*, N. 2).

Sommet des Bans (3668 m.) - (Alpi del Delfinato) — Signorina V. BALLY-LEIRENS, J. RAVANEL, P. TURC, L. DELACHAT (27 febbraio 1928).

Partiti dal rifugio della Pilatte alle 5 giunsero alla vetta alle 12, donde ripartirono



1920 6

159

American Falls

(E. BALP: Le Cascate del Niagara)



Cascate del Niagara in inverno

(E. BALP: Le Cascate del Niagara)

alle 12,30 rientrando al rifugio alle 16,30. Il tempo fu chiaro ma molto freddo (viveri e bevande gelarono nel sacco): roccie ricoperte di verglas nel corridoio. L'ascensione era già stata compiuta, ma alla fine di aprile, per cui si può ritenere questa la prima veramente invernale.

(*La Montagne*, N. 211 - Aprile 1928).

ASCENSIONI NOTEVOLI.

Una « prima » nelle montagne norvegesi. - Gli alpinisti SHLYTTER, FURUSETH, A. GUNNENG nell'agosto 1927, approfittando dell'estate eccezionale riuscirono la 1ª ascensione della parete S. dello *Store Skagastolstind* che allora per la prima volta si mostrava priva di nevi; muraglia imponente sul ghiacciaio di *Slingsby*. Ascensione difficile su per una fenditura quasi verticale (pendenza circa 75°) alta oltre 300 m. La salita si compie su per un cammino quasi liscio: una cengia permette di attraversare la parete fino ad un altro cammino meno arduo che termina con un passaggio di forza. Alcune placche, poi la roccia continua più rugosa e con più appigli; ancora qualche rude salita su per un cammino verticale, poi la vetta.

(*Alpinisme* - Luglio 1928).

CARTE E GUIDE

Il Canavese. — *Guide illustrate Reynaudi.* — La collezione delle Guide illustrate Reynaudi è troppo nota perchè occorra farne la presentazione, e pure nota è *Il Canavese* di cui già si sono avute altre edizioni andate esaurite. Questa nuova edizione della bella Guida, aggiornatissima in tutti i suoi aspetti, si raccomanda in modo speciale e per la veste tipografica — che è sempre la prima a colpire il lettore — e per la buona disposizione del ricco contenuto, ampiamente documentato da riproduzioni fotografiche.

A scorrerla si rileva quel senso di intima compiacenza che invade lo scrittore che nel discorrere di casa sua sa di poter dirne bene con tranquillità fatta di convinzione e non di millanteria, e quel dire piano e modesto accattiva il lettore e lo dispone a ben volere il territorio che la guida gli svela.

Così se egli è straniero a questa bella terra forte del Piemonte; ma se ne è figlio od ammiratore da antica data, come succede per la maggior parte di noi alpinisti od escursionisti, allora scorre la vena del ricordo piena di poesia, e gli accenni anche brevi e delicati a località od usanze determinano d'un subito una fresca ondata di rievocazioni che al cuore, memore, dà conforto e gioia.

Per una guida regionale, il riuscire a non essere catalogo e piuttosto poesia, senza tuttavia demordere dei criteri fondamentali dell'indicazione, è certo buon pregio, del che va data lode a chi l'ha compilata e accuratamente pubblicata.

La Guida è corredata di una carta topografica al 250.000, da un piccolo annuario commerciale del Canavese, ed è preceduta da un chiaro scritto dell'On. Olivetti. Stampata coi tipi della Officina Poligrafica Editrice Subalpina O. P. E. S. — Omaggio dell'Editore.

SCIENZA ALPINA

I massi erratici. - L'egregio amico nostro, prof. FEDERICO SACCO, pubblica questo studio per illustrare quei massi caratteristici che i ghiacciai hanno disseminato quà e là a testimoniare le varie fasi delle loro alterne peregrinazioni.

Il popolo ha in passato guardato con superstizione a questi massi, ai quali sono dovuti un'infinità di leggende, tradizioni, superstizioni — i pagani in molti casi avevano dedicato agli Dei tali macigni e scavato in essi le tombe per i loro morti.

Un gran numero di croci e di cappelle sono erette o si appoggiano ora sui massi erratici. Citiamo solamente la cappella di S. Pancrazio posta sul « Roc di Pianezza » e il Santuario d'Oropa costruito intorno all'antica cappella che s'appoggia appunto ad un masso erratico di gneiss (cfr. « I massi erratici ed il sentimento religioso » F. SACCO in Riv. *Giovane Montagna*, VIII, 1923).

Si riteneva in principio che tali massi fossero stati fluitati dalle acque: osservazioni più accurate hanno consentito di provare in modo sicuro la loro origine glaciale.

Lo studio del Sacco elenca un gran numero di questi massi e ne indica la giacitura e la costituzione geologica, ed è corredato di numerosissime e nitide fotografie illustrative.

Escursioni geologiche attraverso le Dolomiti di Fiemme. - S. VARDABASSO in *Annali della R. Scuola d'Ingegneria di Padova*, 1928, - VI - n. 2).

Nella zona compresa fra l'Adige, Val di Fiemme e Val d'Ega le rocce più antiche sono filladi quarzifere anteriori al Permiano.

La Val d'Adige da Bolzano a Ora e Cavalese è scavata dapprima in rocce dolomitiche triassiche, poi in un banco di porfidi costituito da parecchi filoni spesso soggetto a potenti fenomeni di schiacciamento e milonizzazione. La Val di Stava presenta porfidi e arenarie Gardenesi coperte da morene di ghiacciai locali; nei pressi di Passo Feudo troviamo una frattura marcatissima e il tratto M. Agnello-Forcella è sprofondato rispetto alle dolomiti di Latemar, caratterizzate dalla presenza di filoni melafirici.

Alla base di M. Agnello, tufi impermeabili e in Val Gardoné marne e arenarie ben stratificate con segni di metamorfismo dovuto a intrusioni di monzonite.

Evidente metamorfismo troviamo ai Conzocoli presso Predazzo, massa intrusiva a contatto col Trias medio alla Malgola e un nucleo di porfiriti avvolto in un manto di rocce intrusive al M. Mulat. La valle del Travignolo ha delle bellissime terrazze sul basso corso del torrente, poi corre incassata fra i porfidi e le morene della Conca di Paneveggio, quindi ha un gradino porfirico coperto da arenarie e malghe permiane al Passo di Rolle. Le Pale di S. Martino e il Castellazzo sono torrioni dolomitici. In Val d'Avisio banchi di lava coprono tufi e calcari del Trias medio, e a Molna cominciano le serie sedimentarie dal Trias medio al Permiano superiore. In Val di Fassa si vedono le rocce del Permiano superiore e Trias inferiore. Evidenti tracce di ghiacciaio lungo la strada di Costalunga; la Val d'Ega dapprima morenica, si restringe poi e diviene profondamente scavata nella piattaforma alto-atesina nella quale sbocca.

Lo studio è corredato da schizzi fotografici e geologici, spaccati geologici, panorami e fotografie.

GLACIOLOGIA.

La glaciazione diluviale dei Pirenei Orientali. - F. NUSSBAUM in *Geogr. Zeitschrift*, 34 A., 7 fasc., Lipsia 1928.

L'azione glaciale che ha lasciato abbondanti tracce evidenti non fa che modellare vallate preesistenti. Il limite delle nevi scese a 2200-3300 m. sui Pirenei Orientali, a 1700 m. sui Pirenei settentrionali, notevolmente più umidi e piovosi. Segue uno studio sui ghiacciai diluviali della zona. Buona bibliografia, 1 schizzo cartografico.

(Da *L'Universo*, n. 1 gennaio 1929),

SELVICOLTURA E ALPICOLTURA

Impianti idroelettrici ed alpicoltura. — Un succoso articolo del dott. G. FRIEDMANN sulla Rivista *l'Alpe* esamina la questione oggi inderogabile dello sfruttamento delle montagne per fornire l'energia elettrica alle industrie della pianura senza che l'alpe abbia a soffrirne menomazioni nel suo patrimonio e nella sua funzione. Anzi, con opportune provvidenze deve potersi compiere un'opera di giustizia: il sacrificio di pascoli e di alpeggi che le grandi imprese idroelettriche inevitabilmente richiedono con la sommersione di zone spesso tra le più redditizie e fertili, deve essere compensato con la loro ricostituzione nella località onde impedire abbandoni di montanari e di greggi, disastrosi tanto all'interesse del singolo che della Nazione.

Così lo sfruttamento idroelettrico, portato dalla moderna industria a prima vista pericoloso per l'avvenire dell'economia montana può diventare utile benefattore. Le stesse risorse degli impianti devono venir impiegate per consentire le ricostituzioni, le quali, benchè costose sono tuttavia di importo così limitato in confronto delle spese degli impianti (dighe, canali, centrali, macchinari) da poter essere facilmente assunte dalle imprese stesse. L'A. descrive a esempio gli impianti del Marmore in Valtornenche e la ricostituzione dell'Alpeggio di Cignana, andato sommerso nel grande serbatoio. A lavori ultimati e condotti sotto la direzione benefica e competente del Segretario Nazionale per la Montagna — la nuova Alpe di Cignana disposta su tre *tramail* (tramenti) sarà assai migliorata su quella preesistente.

(*L'Alpe*, Rivista forestale italiana, maggio 1929).

FOLKLORE

La Tsanson dou Pay. — L'Abbé HENRY ha raccolto in un volumetto edito dalla Soc. Ed. Valdôtaine (Aosta) una graziosa canzone in *pâtois valdostano*:

*Apré peciá un bon denté
Et unae ecouela de café
Ve fère allé bá lo bocon
Vo fât tsaté cette tsanson....*

ogni strofa della quale è dedicata ad una località diversa della Valle, quindi giunti alla fine dell'elenco:

*L'y'at pame d'atre coplet
Se vo manque pá lo sofflet
El se volei inco tsanté
I fât torné recomencé.*

E poichè la canzone contiene una novantina di coplet e il *sofflet* è allenato alle rudi salite, le lunghe sere d'inverno possono essere ben occupate!

VARIA

Le Alpi 200 anni fa. - (OLINDO MARINELLI in *Le Vie d'Italia*, settembre 1928).

In questo articolo postumo, il grande scrittore e divulgatore di scienza geografica traccia un quadro dell'opera svolta dai Romani conquistatori per la sicurezza e la viabilità delle zone alpine. Le Alpi erano in allora abitate da un mosaico di popoli che avevano un unico carattere in comune: la fierezza e l'indipendenza. Essi vivevano per lo più di brigantaggio, controllando le varie strade che conducevano ai valichi alpini nei

passaggi obbligatori e coi loro pedaggi e spesso anche con le loro angherie s'eran creata la fama di uomini barbari e pericolosi. La conquista Romana con l'occupazione militare, il despotismo, il massacro dei vinti, la costruzione o il riattamento delle strade e dei ricoveri posti sui colli più importanti, valse a rendere tranquille quelle zone, maggiormente quindi accessibili e più unite al resto d'Italia.

ATTUALITA'

Prima Esposizione Nazionale dell'Alto Adige. - Bolzano si appresta a celebrare il suo decennale anniversario di rinascita con questa grandiosa manifestazione di italianità che avrà luogo dal 10 agosto al 10 settembre p. v.

Questa Esposizione varrà certamente ad attrarre lassù — date le forti riduzioni ferroviarie e automobilistiche e le innumerevoli facilitazioni — un numero di turisti e viaggiatori ancora maggiori del solito. Saranno curate in modo speciale le Mostre turistico-alberghiera e quella dell'Alpinismo: in questa ultima, per es., i principali Enti specializzati esporranno quanto di più moderno è stato applicato nel campo geografico e geologico con un ricco assortimento di strumenti scientifici, fotografie, carte topografiche, plastici, modelli di rifugi, attrezzi e strumenti d'ogni genere inerenti all'alpinismo.

Ma non si deve credere che l'Alto Adige tragga l'unica sua risorsa e ragion di vita dall'industria turistico-alberghiera; la Mostra metterà nella debita luce quanto di bello e di buono si produce lassù, e quanto è stato fatto in ogni campo dall'Italia per questi suoi nuovi cittadini.

In prima linea i prodotti del suolo, ché il paese è in prevalenza agricolo (anzi una delle Mostre più interessanti sarà quella di orti-frutticoltura), e del sottosuolo: notevoli soprattutto i marmi neri delle Giudicarie, quelli bianchi e rossi di Trento, Lasa e Morter, gli alabastrini e i marmi di Val di Fiemme, i porfidi di Fortezza, le cupriti di Predazzo, la galena di M. Calisio, i minerali metalliferi di Sterzing, Schneeberg, Val Sugana, Agordo, ecc. oltre alle innumerevoli sorgenti minerali e termali.

Ma la parte più interessante di questa eccezionale Esposizione sarà certamente costituita dalla mostra delle piccole industrie locali e dalle mostre folkloristiche. Così saranno messi in particolari rilievi i costumi e le tradizioni di quella forte e sana popolazione e saranno indette delle feste caratteristiche a mettere in maggior evidenza le tradizionali usanze.

Fonte di speciale ricchezza e rinomanza per l'Alto Adige è l'attività artigiana di quella popolazione: le scuole industriali hanno ormai reso celebri i nomi di Val Gardena e di Cortina d'Ampezzo per i mobili artistici, i lavori in ferro battuto e quelli d'intaglio e intarsio su legno.

Il senso artistico è così diffuso che tutti i lavori che escono dalle mani di quei valigiani, sovente semplici figurine intagliate nel legno, sono veramente graziosi, e tali sono pure i merletti e i ricami delle donne atesine e gli altri prodotti delle piccole industrie locali, che saranno artisticamente raccolti ed esposti nella «Mostra delle Piccole Industrie».

C. P.

COMUNICATI.

L'Istituto Centrale di Statistica ha consentito, sotto la sua diretta sorveglianza, che le notizie raccolte col recente censimento industriale e commerciale del 15 ottobre 1927 siano pubblicate sopra *La Guida d'Italia*; si tratta quindi di un complesso di circa 1.700.000 nominativi delle grandi e piccole aziende industriali e commerciali che danno vita ed attività al traffico nazionale.



VITA NOSTRA



RUBRICA UFFICIALE DEGLI ATTI ED ATTIVITÀ DELLA
GIOVANE MONTAGNA

PRESIDENTE ONORARIO S. A. R. FILIBERTO DI SAVOIA DUCA DI PISTOIA
SEDE CENTRALE: TORINO

SEZIONI: TORINO, AOSTA, IVREA, PINEROLO, VIGONE

CONSOLATI: CUNEO, VENEZIA, MESTRE, NAPOLI

ADERENTE ALL'OPERA NAZIONALE DOPOLAVORO

SEZIONE DI TORINO

Gita Sociale - *Cima Bossola* 10 marzo 1929.

Partenza da Torino alle 5,50 col primo treno da Porta Susa ed arrivo a Castellamonte alle 7,10. Di qui nella impossibilità di assistere alla S. Messa prima delle 9 si riparte in auto alle 7,30 ed alle 8,15 si arriva a Vico-Novareglia di dove si procede a piedi per Trausella.

Piccola colazione e, alle 9, S. Messa celebrata dal Reverendo Parroco cav. *Arduino* dal quale riceviamo una cordiale e graditissima accoglienza. Alle 10 partenza. La salita diretta al Colle Bossola per il versante Nord sarebbe ostacolata dalla troppa neve in disgelo ancora esistente e perciò si costeggia la Chiusella fino ad Inverso di dove si incomincia a salire mantenendosi a destra del Rivo Ripalasco sul pendio Est di un costone che scende dal colle quasi tutto scoperto dalla neve. Arrivo al colle alle 12 e proseguimento immediato per la cima dove attraverso ampie e fin troppo soffici distese di neve si giunge un po' prima delle 13.

Splendido veramente il panorama che di lassù si gode sulle Valli Chiusella e Savenca, sulla catena che dalla Quinzeina va al Monte Marzo ed al Monte Gregorio, sulla vasta distesa delle colline canavesane e sulla lontana pianura.

La fermata in vetta si protrae fino alle 15,30 dopo di che si inizia la discesa percorrendo prima la cresta fra Cima Bossola ed il Bric Trausella fino nei pressi di questo e poi discendendo quasi direttamente su

Trausella attraverso boscaglie e prati ancora coperti quà e là da neve in disgelo.

Verso le 17 siamo a Trausella ed alle 17,30 prendiamo posto sull'auto che velocemente, facendoci ancora una volta ammirare il leggiadro snodarsi della valle, ci porta a Castellamonte, e dopo una rapida visita al Monumento ai Caduti ed alle vecchie ed abbandonate mura di quella ciclopica costruzione che avrebbe dovuto essere la Cattedrale di Castellamonte, si discende alla stazione alle 18,30. Partenza in treno alle 18,50 ed arrivo a Torino alle 20,20.

Partecipanti 6 soci di cui 2 signorine.
Busillis grex. P. QUARELLO.

Gita Sociale. - *Colle delle Muande* (m. 2600)
- 17 marzo 1929.

La terza gita sciistica dell'annata trovava riuniti al Rifugio Uget in Valle Stretta una ventina di partecipanti.

La ormai arcinota valle non ha bisogno di illustrazione speciale; le gite che in questa zona effettueremo d'ora in avanti avranno per mèta vette e valichi attorno alla vetta maggiore: il Monte Tabor. Questa del Colle delle Muande è stata la prima ed ha avuto per iscopo il far conoscere il vallone di Tavernetta non meno importante e suggestivo del laterale vallone del Desinare, poichè appunto il Colle delle Muande unisce i due valloni fra i Serous ed il Tabor.

Il mattino alle ore 6 il Rev. Don G. Vachet, venuto espressamente da Melezet, celebrava nella suggestiva cappelletta la santa

Messa. All'Amico nostro giunga un vivo reverente ringraziamento, poichè, non solo spirito di disciplina, sacerdotale lo guida, ma amore per tutto quanto sa di alpinismo.

Alle 7 iniziavamo la salita; per il Ponte della Fonderia, con gli sci in spalla, data la durezza della neve, raggiungemmo il così detto Piano, sotto i Serous, dove calzammo gli sci. Erano circa le 12 quando dopo una calmissima salita, giungevamo al Colle. Pochi minuti di sosta per ammirare il luogo bellissimo, indi scendevamo verso il valone del Desinare per far tappa ad uno di quei massi che servono da altrettante soste sulla via di chi sale al Tabor.

LA incontrammo diversi amici che discendevano dalla vetta maggiore ed abbreviando la nostra fermata allo scopo di aver neve ancora buona, proseguivamo con essi alla volta del Rifugio Valle Stretta.

Scivolata meravigliosa fino al ponte del piano dei Serous; dopo una specie di... sguazzamento fino al Rifugio, in neve fradicia e pesantissima. Qualcuno si spinse fino alla Diga con gli sci, ma fu, certo, più per buona volontà che per la sciabilità del percorso...

F. MARTORI.

Gita Sociale. - Punta Lunelle (metri 1300 - Val di Lanzo) - 14 Aprile 1929.

Ventitrè gitanti si trovarono puntuali a Maria Ausiliatrice; dopo la S. Messa ci portammo alla Ciriè-Lanzo onde proseguimmo per Traves. Alle 9 eravamo a Pugnetto, posto fisso di colazione, dove indugiammo mezz'ora; indi si riprese la salita verso il Col Pugnetto. Qui ci attendeva una sorpresa: le Lunelle imbiancate da una recente nevicata. Giunti alla base della cresta Est formammo le cordate e prendemmo a salire la cresta divertentissima se pure molto facile.

Giungemmo in vetta a mezzogiorno, ritardati dalla neve fradicia che rendeva infida la roccia. Ridiscendemmo subito per far tappa al Col Pugnetto. Sosta di tre ore per refezione, riposo, battaglia a palle di neve, ecc....

Rientrammo in Torino lieti di aver bene esordito in questa prima gita della Palestra Alpina.

BREZZI GIUSEPPE.

Gita Sociale. - Colle di Sea - 28 Aprile 1929.

La gita che prometteva una importante manifestazione sciistica sociale, è stata troncata al Rifugio Uget-Sea, causa la densissima nebbia da cui fummo avvolti.

Un innaffiamento abbondante conchiuse la ridiscesa a Forno dove giungemmo scorati ed inzuppati alla perfezione.

Al Rev. Don Daghero, Parroco di Forno, che ha voluto celebrare la S. Messa per noi, il nostro reverente ringraziamento.

FRANCESCO MARTORI.

SEZIONE DI IVREA

Variazioni nel Consiglio Direttivo.

I Consoci:

Montù Cav. Uff. Giorgio e Diatto Gustavo sono stati nominati Vice-Presidenti;

Renzo Pessatti (dietro sua domanda) cessa dalla carica di Tesoriere, ed è stato nominato Bibliotecario;

Alfredo Doleatto è nominato Tesoriere;

Emilio Torra è nominato aiuto Segretario.

II Gita Sociale. - Bec Giavin (metri 1992) - 12 maggio 1929.

Raggiunto Verrès col primo treno da Ivrea, proseguiamo immediatamente per Issogne, dove il nostro Presidente celebra la S. Messa e ci commenta il Vangelo. Ripartiamo verso le otto con un principio di pioggia, risalendo la Dora sulla sua destra, e attraversiamo le borgate di Fiorano e Favà; poco più oltre ci incamminiamo alla nostra sinistra per un sentiero ben segnato, col quale ha inizio finalmente la salita. Sono quasi le nove e benediciamo quindi la pioggerella fine e discreta che ci accompagna, pensando che il sole sarebbe stato un compagno assai meno piacevole. Qualche discussione e qualche piccolo contrattempo ci riserva il nostro sentiero che, come molti dei suoi confratelli di montagna, si prodiga

in numerose varianti; ma la salita è piuttosto monotona, perchè si svolge per la maggior parte con limitato panorama, e le nebbie ci velano le maggiori vette vicine.

Passiamo dalla zona dei castagni a quella dei larici e dei pini e raggiungiamo verso le 13 le Grange Brignet, a circa 1600 m. s. m.

Qui, data l'ora già tarda e il molto appetito, niente affatto smorzato dai replicati precedenti spuntini, avviene una sosta in grande stile con accensione di cucine, e preparativi di ogni genere per il pranzo. La nostra mèta sovrasta ancora di un'oretta, col versante pietroso ammantato per buona parte di neve, e ci invita; ma bisogna fare i conti coll'ultimo treno e quindi non è più possibile pensare di condurre l'intera comitiva. Lasciato perciò il gruppo maggiore con uno dei direttori di gita, viene formata una piccola comitiva che raggiunge in breve felicemente la vetta.

Il ritorno avviene lietamente con tutta la comitiva in perfetto orario.

Partecipanti 24. Direttori: Geom. Richelmi e Cesare Gregorio.

Nuovi soci.

Nelle adunanze del 23 marzo e 31 maggio sono state accettate le domande a Socio dei signori *Aldo Richeda, Labbadini Luigi, Francesco Gilardini, Livia Gorin e Anton Giulio Gorin.*

GRUPPO CONSOLARE di NAPOLI

Prime manifestazioni.

28 aprile 1929. - Prima gita del Gruppo Consolare di Napoli, a quel che dice il calendario; ragion per cui: zaino in ispalla, e via!

Il cielo è greve, l'aria è umida. Niente! Si finge di non capire. È stabilito che questa deve essere la prima gita, e indietro non si torna!

Dunque, in carrozza e... galoppa Ruello!

Giunti a Pozzuoli (tutt'altro che silenzioso il viaggio!) si fraternizza col «Fortes in Fide», il Circolo Cattolico locale, capi-

tanato dallo stesso Presidente Federale, ed insieme ci si avvia sotto una fine acquerugiola alla quale non si dà l'onore di badare.

Dopo la Messa, in cammino per il M. S. Angelo, facendo a gomitate con la nebbia fittissima.

Si sale, si sale (si deve giungere niente-meno che a 450 metri!!!); dopo due ore di salita si ha finalmente la soddisfazione di non vedere che i reciproci nasi... eppure il panorama è splendido, a detta degli indigeni.

Si è detto però che non bisognava badare.

La nebbia infatti non diminuisce l'appetito che ci dà appena il tempo di innalzare la Bandiera, nè mitiga l'allegria, che si sprigiona formidabile..

Dopo pranzo un bel focherello turbato solo dall'umidità delle fascine, per rompere la monotonia, ed abbondantemente condito di discorsi e canti con «voci alte e fioche».

L'ora dell'abbassa-bandiera e delle preghiere serotine, e l'ora... di piantarla!

Discesa a rompocollo. A Pozzuoli gran ricevimento da parte del Circolo, con discorsi di benvenuto e di bentrovato, farsetta improvvisata nel teatrino locale, udienza di Monsignor Vescovo e ritorno in treno, con la nostalgia vivissima della bella giornata trascorsa in schietta allegria, confortata dalla speranza di altre che faranno largo corteggio alla prima.

Cava dei Tirreni - 12 maggio 1929.

È stata detta gita-capolavoro ed è vero: nulla infatti manca per essere classificata così.

Alle 14 il Direttore di gita, quel gran bel tipo di un Lelio Galateri di Genola, assume il comando dei dieci scavezzaccolli e li predispone a prendere il treno delle 14.40. Alle 14.25 giunge l'autorità consolare in motorizzata, munito di scontrino.

Ci si aggiusta alla meno peggio nel treno gremito e si cerca di ingannare la scarsa comodità di un viaggio in piedi sfoderando tutto il repertorio di canzoni montane, studentesche, ecc.

Verso le 17 il treno giunge nella stazione di Cava. D. Mario Violante ci viene incontro e ci fa strada attraverso la simpatica cittadina tutta porticata, per andare a deporre i bagagli fra cui... la cena di venerabili porzioni...

C'è appena il tempo di fare una prova generale del lavoretto che sarà dato l'indomani sera, e poi via... verso le camere da letto.

Veramente occorrerebbe aggiungere che queste sono costituite da un unico stanzone omnibus, ed i letti sono forniti dal... *Grand Hôtel de la paille*, tutto collocato a 400 metri (600 sul livello del mare) alla sommità del cosiddetto Monte Castello. L'ascesa è simpaticissima, al lume delle lucciole, la cena è... edificante, il sonno non è tanto riposante...

Alle 5 sveglia, preghiera, e ridiscesa per ascoltare la Messa, celebrata dall'infaticabile D. Violante, in una rustica cappelletta, ci si comunica tutti e poi, dopo un'abbondante colazione offertaci da un caro amico, Donnarumma, si prosegue per il Colle di S. Angelo dal quale, di cresta in cresta, si giunge al M. Finestra (m. 1190).

Ascensione meravigliosa che in vari tratti richiede la cordata, ma che ripaga della fatica con la incantevole veduta di tutta la costiera Amalfitana e del Golfo di Salerno.

Si ritorna alle 14,30 in tempo per ripulirsi un po' e precipitarsi sugli innocenti piatti di pasta e farne strage.

Caffè, e, attraversando la città con gran fragore di canti, si tenta di riposare un po' mentre i meno stanchi preparano il palcoscenico per il cimento serale.

Dal monte al palcoscenico, la *Giovane Montagna* passa di trionfo in trionfo.

Ci penso io (è questo il titolo della commedia) conferma la simpatia dei Cavesi per la *G. M.* e per i dieci capiscarichi che male la rappresentano; tanto che iniziano

subito le trattative ufficiali per la formazione di un distaccamento in quel di Cava.

Alle 22,45 si riprende il treno che dovrà restituirci alle famiglie a mezzanotte suonata.

ARMANDO DELLA VALLE
*Console di Napoli
della Giovane Montagna*

LUTTI

Sono passati nella pace del Signore:

Il Padre del consocio Rag. Mario Merlo, della Sezione di Ivrea;

Il Rev. Don Carlo Pesando, fratello del Consocio Avv. Giacomo;

L'Ing. Giuseppe Montù, fratello del Colonnello Cav. Uff. Giorgio, vice-Presidente della Sezione d'Ivrea.

GIOVANE MONTAGNA RIVISTA DI VITA ALPINA

Comitato di Redazione: Borghesio Mons. Prof. Gino; Calliano Avv. Piero; Denina Ing. Prof. Ernesto Musso Angelo; Pol Ing. Carlo; Reviglio Arch. Natale; Sella Ing. Giuseppe.

NAVONE Dr. GIUSEPPE GUIDO, *Amministratore*
DENINA Prof. ERNESTO, *Direttore responsabile*

Pubblicazione mensile Ogni numero L. 2
Abbonamento annuo L. 15 (Gratis ai Soci della G. M.)

PROPRIETÀ ARTISTICA LETTERARIA

Direzione ed Amministrazione: Sede Centrale della *Giovane Montagna*. Corso Oporto, 11 - Torino (113)

Officina Poligrafica Editrice Subalpina - O.P.E.S. di Giovanni Maschio - Corso S. Maurizio, 65 - Torino

Le carte usate per questa Rivista sono fornite dalla Cartiera Italiana.

Stampata il 20 luglio 1929